Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Dorénavant, le journal sera publié le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 26 Janvier

Nos Deux Consciences

Drame en cinq actes

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACRAMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 26 Janvier

LES RIBAUD

Par le Dr Choquette

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE . CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CREOSOTE

L indication de la créosote se trouve dans la phtisie pulmonaire où elle a donné des succès dans toutes les périodes de la maladie et où elle a produit des guérisons, non pas apparentes et temporaires, mais réelles et durables; en tous cas, les résultats sont assez satisfaisants pour qu'il ne soit pas permis de négliger un moyen dont l'efficacité n'est plus douteuse, surtout dans la phtisie à marche lente et comme préventif chez les sujets offrant des prédispositions à la tuberculose. "Dr Manquat."



CAPSULES CRESOBENE

℞

Creosote de Hêtre	0.15
Eucalyptol Absolu	0.04
Terebène	0.05
Quassine Cristallisee	0.001

L'addition à la CREOSOTE dans la CAPSULE CRESOBENE, de l'EUCALYPTOL, de la TEREBENE et de la QUASSINE CRISTALLISEE en fait le médicament par excellence, non seulement contre la tuberculose, mais aussi contre toutes les maladies des voies respiratoires: TOUX OPINIATRÉS, RHUMES, BRONCHITES AIGUES ET CHRONIQUES, LARYNGITES, CATARRHES PULMONAIRES, ASTHME, PHTISIE, etc, etc.

N. B.—Les CAPSULES CRESOBENE se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies du Canada et des Etats-Unis. Nous les expédions aussi sur réception du prix, 50c le flacon.

Arthur Decary

...PHARMACIEN...

1688 Rue STE-CATHERINE - - MONTREAL, Can.

1re ANNÉE—No 21 Samedi, 24 Janvier, 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Désir d'ombre

(*Vers inédits au* Journal de Françoise)

J'ai mes soirs de détresse où le regret est roi.
Ne laisse pas venir la lune jusqu'à moi,
Garde-la, sur tes mains parmi tes bagues tristes
Où se mêle en pleurant l'opale aux améthystes.
Prends le lierre et prends la feuille de mûrier,
Sur qui le long soleil aimait tant s'appuyer,
Tresse-les sur mes yeux de ta main opportune.
J'ai mes soirs où j'ai peur et pitié de la lune.
La terrasse est si blanche ! ah ! pour un peu de noir
Un banc d'ombre et de calme où j'aimerais tant choir,
Pour un soir de ténèbre en des jardins obscurs,
Je donnerais tous les clairs de lune futurs,
Mais les soirs sont légers qui montent la terrasse,
Et la lune est si haute et la plaine est si basse !

Hélène Vacaresco

A propos de Conférences et de Conférenciers

LES Canadiens viennent de manifester leur esprit frondeur en n'acceptant pas sans restrictions la *Bonne parole* qu'un conférencier se vantait récemment de leur apporter.

Le public canadien est-il trop exigeant et trop susceptible, comme le disait le même conférencier, ou la faute en est-elle à l'orateur lui-même qui n'a pas compris à quel auditoire il s'adressait ?

Sans craindre d'être injustes à l'égard de M. Martin, nous nous permettrons d'affirmer que si les torts sont partagés, les nôtres, du moins, nous paraissent plus excusables. Nous avons peut-être une idée trop haute de la France et de ceux qu'elle nous envoie, car ce sont des humains après tout, et il leur est difficile de tenir jusqu'au bout le rôle que nous leur assignons. Nos journaux sont les grands coupables à cet égard. Ils louent indifféremment ce qui est bien ou mal et prodiguent des épithètes toujours étonnantes et souvent déplacées. C'est faire preuve de bonne volonté envers les hommes, mais nous mériterions un jugement plus sûr, plus personnel, rédigé avec quelque souplesse dans une langue moins barbare.

Avant de critiquer les conférences de M. Martin, avouons franchement que si l'orateur a été faible, les comptes rendus publiés par nos journaux le furent bien davantage à tous égards.

C'est pourtant d'après ces journaux que les Français de passage au Canada sont appelés à nous juger.

Nous devions cette explication à

M. Martin ; elle ne saurait lui tenir lieu d'excuse : un Français qui nous rappelle nos liens de parenté et d'origine, qui s'efforce de faire vibrer en nous le souvenir de gloires communes, a le devoir de savoir ce que nous sommes et de connaître le Canada comme nous nous efforçons de connaître la France.

Mieux vaudrait qu'ayant conscience de nos défauts, il nous les reprochât en face, plutôt que de nous bercer aimablement par le flot aisé de paroles complaisantes et vides.

Le public déçu par la soirée de l'Alliance française, a voulu manifester son déplaisir en s'abstenant d'aller entendre la dernière conférence de M. Martin, faite sous les auspices de l'Université McGill. En somme, il a eu tort de ne pas profiter d'une cordiale invitation car M. Martin s'est racheté. Comme M. Hugues Le Roux l'année dernière, M. Martin nous a paru plus profond et plus intéressant au collège Victoria que devant une assemblée purement canadienne. Ce n'est pas sans une secrète mortification que nous l'avons remarqué.

Dans un journal de femmes, nous ne pouvons passer sous silence une contradiction néfaste qui s'est glissée dans la conférence de M. Martin sur la "Renaissance en France." Il a reconnu que les arts décoratifs devaient beaucoup à l'intervention de la femme et à son rôle prépondérant dans la société française. C'était rendre justice aux femmes illustres qui ont préparé le grand siècle classique, mais comment expliquer la phrase malencontreuse qui a échappé à M. Martin quand il s'est écrié : "Au XIXe siècle, l'on a pu croire que la langue française était de nouveau en danger, mais les craintes ont été bientôt dissipées et cette fois, Dieu merci, les femmes se sont abstenues de prendre part à la lutte." Voilà qui nous paraît entaché de préjugés fâcheux ! Ce n'est pas le moment de discuter l'opinion des Français sur le rôle de la femme ; ils détestent les *bas-bleus*, c'est entendu, mais ce personnage mythique existe-t-il quelque part ? Il leur sied mal de nous en entretenir sur ce continent où les femmes se font un jeu d'exercer leur activité dans des sphères si multiples ! Et puis, les femmes françaises n'ont-elles pas aidé à tenir bien haut l'étendard du goût et de l'esprit français au XIXe siècle ? Il y a toujours des salons en France, si tant est que les ruelles n'existent plus ; Mme Georges Sand a mérité de la patrie comme Mme de Rambouillet, et, Mme Sarah Bernhardt aura joué en son temps un rôle à peu près analogue à celui de la blonde Mlle Paulet au XVIIe siècle. Nous aurions la partie trop belle si nous voulions continuer : bornons-nous à conseiller la prudence quand on parle devant des Canadiennes qui, sans être bas-bleus, connaissent leur littérature.

FEMINA.

La chanson des nouveaux époux

La Torre Della Patria

VENUS par la route de Cumes, les nouveaux époux s'étaient arrêtés au pied des ruines de la tour de Scipion l'Africain, la tour de la patrie.

Ils contemplèrent le fond de la mer Tyrrhénienne, le golfe de Gaëte, l'île de Pandataria, et les rives qu'on nomme Salerne, Sorrente, Castellamare, Torre del Greco, Pompéï, Herculanum.

—Scipion, dit la jeune femme, avait merveilleusement choisi le lieu de son exil.

Puis elle ajouta d'un ton dédaigneux, quoiqu'elle pressât tendrement le bras de son mari :

—Ce grand soldat est-il l'une des divinités de votre Olympe militaire, monsieur le capitaine ?

— J'admire Scipion, madame, ne vous déplaise, répliqua-t-il ; mais je lui reproche sa rancune contre Rome, et le sentiment qui lui dicta ces paroles orgueilleuses et amères : "Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! "

L'épousée répondit avec tristesse :

—Sommes-nous forcés de tout pardonner à la patrie, de tout accepter d'elle, même l'injure, et ce qu'elle croit le déshonneur ? Il faut donc lui sacrifier sa gloire, son bonheur, sa vie, son amour ?

—Quoi de plus simple ? répliqua-t-il. Se dévouer, de donner sans réserve à la patrie, n'est-ce pas lui rendre ce qu'on en a reçu ?

—Mais c'est à la famille qu'on doit rendre, dit-elle avec impatience. Quels bienfaits répand la patrie sur ses fils ! Aucun. Elle ne leur impose que de lourds devoirs.

—Madame, n'est-ce rien que de naître de son sol, d'être nourri par ses richesses, formé par ses écoles ? La race, les idées, les sentiments, la situation, le langage, les goûts, la patrie française les donne aux Français. Je ne suis pas le soldat de ma famille, je suis le soldat de ma patrie. Croyez-vous que c'est pour un costume, pour un grade, que j'ai choisi ce que vous appelez ironiquement le noble état militaire ? Non, c'est par culte pour un être idéal, c'est par amour....

—Tais-toi, tu me fais mal ! ne prodigue pas un tel mot. Garde-le pour notre passion. Plus mon amour est grand, plus ma terreur est profonde, quand je songe que tu n'hésiterais pas un moment à me préférer la patrie, et que, sans m'avertir, en pleine joie, comme en pleine douleur, même en péril de maladie, même le jour où je te donnerais un fils, la France peut venir t'arracher à ma tendresse. Songe à Scipion, aux patries ingrates, et sois moins fier de cet état indigne de tes mérites, qui fait de toi une valeur limitée, un homme inférieur à ses supérieurs.

—Ma seule infériorité, répliqua-t-il avec désolation, c'est de t'aimer encore après les paroles sacrilèges que tu viens de prononcer.

—Non, tu ne m'aimes pas, tu n'aimes pas notre amour, sans quoi tu l'élèverais sur les ruines de ce qu'autrefois tu as adoré. Ne m'as-tu pas dit, depuis notre mariage, que tes sentiments les plus chers fuyaient devant ceux que je t'inspire, comme s'ils étaient chassés par moi ?

—C'est vrai : les affections que j'ai éprouvées en dehors de toi me paraissent aujourd'hui ou étrangères ou perdues. Mais mon culte pour la patrie, c'est le mobile de mon existence, c'est mon existence elle-même. Tu n'agis que sous son impulsion. Je ne t'aime qu'à travers cet amour. Ton image me paraît l'image visible de la patrie ; ta beauté, son expression réelle. Je vous confonds, et c'est en elle que je suis à toi. Ce n'est pas un partage que je t'impose, c'est moi-même que je t'offre.

—Pardon ! je croyais avoir une

rivale. Maintenant j'aimerai en toi ton amour de la patrie.

—Alors mon bonheur sera complet; car ta jalousie de cet amour tenait en crainte ma passion pour toi.

Ils quittèrent joyeux le rivage, laissant derrière eux la ruine solitaire de *la Torre della Patria*

JULIETTE LAMBERT.
(Mme Adam.)

Très Rigolo

CE clair matin du 2 janvier, Louis Sylvain, secrétaire du ministère provincial de l'Industrie laitière, entra au bureau le pied traînant, l'œil distrait, la tête encore lourde des mangeailles de la veille, le cœur encore plein de ses émotions. Lentement, très lentement, il se déganta une main, puis l'autre, enleva ses caoutchoucs, puis son paletot. Il se baigna ensuite le visage dans de l'eau froide, s'étira, se frictionna, ouvrit le volet, s'assit devant sa fenêtre, et, les pieds sur l'appui, se mit à rêvasser animalement en regardant le soleil couler, en flots d'or, à travers une neige fraîche tombée. Dans l'immense carré qui servait de cour au Palais du Gouvernement et sur lequel donnait son bureau, c'était une orgie de lumière crue, aveuglante, tombant obliquement du ciel sur des myriades de prismes infiniment ténus que le moindre souffle faisait tournoyer et que fouettaient, en sens inverse, les reflets d'une centaine de hauts vitraux. Du haut des gouttières, dans ce bain de clarté, des moineaux par bandes, tête en avant, ailes ployées, se laissaient tomber comme des flèches avec des cris de gamins plongeant dans la mer, puis, s'arrêtant d'une secousse brusque au ras du fond, remontaient, tout vibrants, vers l'acier bleuté du ciel.

Peu à peu, à ce spectacle, Sylvain se sentit pénétré d'une étrange sensation de bien-être, et son esprit, endormi depuis la veille, se réveilla au point de se demander pourquoi certains êtres naissent employés de ministère et sont condamnés à moisir dans l'ombre jusqu'à la mort, tandis que d'autres naissent oiseaux et connaissent, sans les rechercher, tous les enivrements de la lumière, de la chaleur et de la vie. Et comme il retournait en lui ces idées confuses de vie et de mort, il pensa tout à coup à son ancien chef et ami, le ministre Miville Des Ormes, arraché quelques mois auparavant à une belle carrière par une paralysie foudroyante. Que faisait-il à cette heure? qu'éprouvait-il? Tandis que les bénéficiaires de ses bontés causaient de la neige et du beau temps en attendant la besogne quotidienne, il se décomposait lentement parmi une multitude de petits vers gluants et puants, à six pieds au dessous de cette belle mousse blanche, qu'à cette époque, les dieux généreux étendent sur la terre pour arriver sans bruit au lit des petits enfants. A quoi lui aurait servi de s'être prodigué pour ce qu'il appelait chevaleresquement, et naïvement aussi, il fallait bien l'avouer, "la cause?" Tous ceux qu'il avait aidés, leur tendant ses épaules en marche-pied ou les plaçant de ses robustes mains à l'abri de la misère, tous ceux qui avaient pris son cerveau, sa chair, son sang, se laissaient maintenant vivre sans penser à lui. Il était rentré tout d'une pièce dans le néant des choses. Il n'avait laissé derrière lui, malgré tous ses efforts, malgré tous ses travaux, rien de durable, rien de grand, rien qu'un troupeau de bêtes qui broutaient heureuses, sur un sol engraissé de sa carcasse.

Et Louis Sylvain, secrétaire du ministère de l'Industrie laitière, continuait à regarder, mais avait cessé de voir, la neige tournoyer en poudre de corail dans le clair matin.

Un léger bruit se fit entendre derrière lui. On apportait le courrier—la journée commençait. Il se retourna, s'installa carrément à son pupitre et commença le dépouillement des cartes qui arrivent par bottes aux ministères publics, à chaque année nouvelle Il y en avait de partout et de toute sorte de gens. Fonctionnaires municipaux relevant du cabinet, fournisseurs d'engrais aux fermes de l'Etat, agents d'assurances en quête d'assurés, officiers de cercles agricoles, journalistes en disponibilité, politiciens décavés, marchands de grand et de petit bétail, propriétaires de taureaux reproducteurs, candidats à des offices créés ou à créer, venaient avec un ensemble touchant déposer leur nom aux pieds du ministre, quelques-uns avec des vœux, la plupart avec rien du tout.

Le couteau à la main, Louis Sylvain frayait sa voie à travers cet amoncellement d'hypocrisie conventionnelle. Parfois, de dégoût, il s'arrêtait pour jeter les bras au plafond et gémir. D'autres fois, plus rares, il poussait une exclamation de surprise heureuse en lisant les souhaits banals, mais évidemment sincères, qu'un brave homme, perdu dans ce troupeau, avait écrits de sa main. La corvée tirait à sa fin, quand il faillit tomber à la renverse: deux enveloppes, trouvées ensemble, étaient adressées à "l'honorable Miville Des Ormes, ministre de l'Industrie laitière,"—au ministre mort depuis huit mois! Il courut chercher le secrétaire particulier du ministre, qui amena le commis principal, qui amena une partie de son bureau, et c'est en présence de vingt personnes qu'il tira des mystérieuses enveloppes les cartes de M. X., ministre de la Navigation aérienne, et de M. Z., ministre des Vents intérieurs dans le cabinet fédéral, l'un et l'autre amis intimes de ce brave Des Ormes de son vivant!

Pendant quelques instants, Sylvain resta stupéfait. Puis il crut qu'il allait pleurer: il avait, lui, la mémoire du cœur, et souffrait affreusement que l'homme sincère dont il avait été le confident, le conseiller, fût insulté dans sa tombe par la faute d'une coutume qui vous permet, si vous êtes ministre et si les devoirs de l'amitié vous pèsent, de faire envoyer une fois l'an votre carte à droite, à gauche, à tort, à travers, par quelque scribe ignare et inconscient. Ses larmes refoulées, il balança s'il devait rire ou s'il devait se fâcher. De nouveau saisi, hébété, il ne pensa plus du tout: il se perdait dans les profondeurs de l'ingratitude et de la bêtise humaines. Puis il eut un éclair au cerveau et poussa un cri de joie sauvage: "Ha, mes cochons! attendez!"

Tirant de son pupitre deux cartes de deuil, il écrivit de sa plus belle main:

> "De l'autre monde, où il se repose depuis huit mois des misères de la politique, l'honorable M. Des Ormes me prie d'accuser réception de vos bons souhaits et de vous dire combien il est heureux de voir que vous ne l'avez pas oublié.—LOUIS SYLVAIN."

Et il adressa non moins soigneusement :

PERSONNELLE.

A l'honorable M. X.,
Ministre de la Navigation aérienne,
Ottawa.

PERSONNELLE.

A l'honorable M. Z.,
Ministre des Vents intérieurs,
Ottawa.

Trois jours après, il se frottait encore les mains d'aise, à la pensée d'une si belle vengeance. Une lettre du ministre des Vents intérieurs le surprit au beau milieu de sa jubilation. Il l'ouvrit et lut :

" Cher monsieur,

" Je ne saurais vous exprimer le chagrin que je ressens de la malheureuse erreur qui m'a valu votre leçon du 2 janvier. Peut-être vous sera-ce une satisfaction d'apprendre que le maladroit employé qui l'a commise a depuis reçu son congé. En vous priant encore une fois d'agréer l'assurance de mes profonds regrets," etc...

" Ils m'enfoncent ! " soupira tristement Sylvain en achevant cette lecture.

Et il ajouta :

" Ils sont heureux, ces grands hommes, d'avoir des ânes sur qui frapper. Mais ce qu'il doit rigoler, le pauvre diable congédié pour l'honneur du ministre, au temps des étrennes ! "

O. A.

Frontenac et ses Amis

(*Extrait*)

APRÈS la Fronde, la Comtesse de Frontenac, dame d'honneur de la Grande Mademoiselle, et qui, autant par goût que par position, avait partagé toutes les équipées, couru toutes les aventures de la romanesque princesse, fit partie, dès 1657 (1), de ce cercle fameux des belles Précieuses du Marais, de la rue des Tournelles

C'était une société d'intellectuelles d'élite, un cercle ultra-chic — style moderne—auquel confinaient Mesdames de Longueville, de Montausier, de Coulanges, de la Fayette, du Sablé, de Fiesque, de Choisy, de Maure, de Calprenède, Mesdemoiselles d'Outrelaise, de Scuderi, de Bellefonds, tous les satellites de ces trois astres qui brillèrent avec un éclat incomparable au ciel politique et littéraire de la France : les trois Marquises de Maintenon, de Rambouillet et de Sévigné.

Plus tard, vers 1668, Madame de Frontenac *se lia de passion* disent les chroniqueurs (2) avec Mademoiselle d'Outrelaise, son égale en beauté en grâce et en esprit.

Toutes deux firent les délices de l'Arsenal. On appelait ainsi l'ancienne résidence de Sully, premier ministre d'Henri IV, parce que le duc Du Lude, alors grand maître de l'artillerie, avait galamment donné une hospitalité viagère à Madame de Frontenac, hospitalité qu'elle fit partager de suite, et jusqu'à sa mort, à Mademoiselle d'Outrelaise.

Au fond de cette éblouissante générosité il se cachait bien un peu d'égoïsme artistique. Du Lude, comme tous les Mécènes, s'aimait beaucoup dans la personnes des gens de lettres, d'arts ou d'esprit qu'il protégeait. C'était un raffiné, peut-être même un blasé intellectuel, un viveur dilettante voulant jouer à outrance du *plus grand plaisir de la vie*. Et quel était, à cette époque, ce plus grand des plaisirs de la vie, suivant le mot de mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville ? Le siècle de Louis XIV n'a qu'une voix pour répondre : *La conversation*. Or, Du Lude, au témoignage irrécusable des *lettres* de madame de Sévigné, était un des plus spirituels causeurs de l'Europe. Aussi M. le duc éprouvait-il une joie souveraine à rencontrer chez elles mesdames de Frontenac et d'Outrelaise, De Longueville, de Coulonges, de Maintenon, de Sévigné, dont les fameux salons étaient autant d'antichambres de l'Académie.

Tout y était noble : l'amitié, le langage, le goût, les manières et le sang ! Les discussions littéraires ressemblaient à de merveilleux tournois, et les assauts de conversation l'emportaient, sur ceux des maîtres d'armes, par l'adresse, le brio, la fougue des engagements.

Or, madame de Frontenac, dans dans ces joûtes courtoises où l'esprit tenait haut l'épée, rencontrait à la parade les plus vives attaques du brillant officier.

Prompte à deviner ses feintes, habile à masquer les siennes, elle avait le coup-d'œil rapide et le jeu sûr des duellistes qui pensent et agissent, combinent et exécutent instantanément. Son esprit tenait de la foudre qui brille et frappe à la fois. Ici, l'éclair tuait toujours. L'ennemi revenait-il à la charge, sa vaillance semblait acquérir à ce nouveau contact des fines lames un regain de fougue, atteindre un degré de maestria inconnue jusqu'alors mais qui n'enlevait rien à la précision des coups ni à la ténacité de la résistance quand l'engagement, d'emporté qu'il était, devenait opiniâtre et se prolongeait audelà de la durée permise aux combats d'avant-garde. Les adversaires étant d'égale force, la plupart des batailles livrées demeuraient indécises, victoires douteuses que chaque partie s'attribuait. Il advenait cependant que l'ancienne *Maréchale de camp* de la belle Frondeuse réduisait au silence les batteries du grand maître de l'artillerie. Ce n'était alors, par toute la ruelle élégante, que cris de bravos et salves d'applaudissements dont Messire Du Lude, tout le premier, donnait signal comme s'il se fut agi de commander, à la parade, le feu d'un salut royal.

Mais une crainte secrète lui gâtait son plaisir, le *meilleur de la vie*. Du Lude avait en effet remarqué que madame de Frontenac souffrait *d'une plaie d'argent*, c'est-à-dire que ses finances, absolument délabrées, la réduisaient à un état voisin de la gêne. Or, rien ne paralyse l'intelligence, n'entrave l'esprit, ne tarit la verve et n'assèche l'imagination comme la misère. M. le duc eut grand peur : cet enchantement, dont il s'était fait une habitude, menaçait de s'évanouir comme un écho, si la voix ravissante se taisait tout à coup. Obsédée par les soucis vulgaires, les inquiétudes poignantes et tyranniques du pain quotidien, cette intelligence d'élite s'affaisserait peut-être, ramenée vio-

(1) L'année 1657, Mesdames de Frontenac et de Fiesque, anciennes *Maréchales de Camp* de la duchesse de Montpensier, rompirent violemment avec le, et pour toujours. L'affaire eut grand éclat.

(2) Se lier de passion, c'est-à-dire : se lier d'amitié. Au 17ème siècle *passion* était synonyme d'*amitié*.

lemment au terre à terre du pot-au-feu, comme un aigle à la chaîne, au plus bel instant de son essor. Rien qu'à songer à cela, le beau duc Du Lude se sentait mourir. Et il y avait lieu d'expirer, pour un artiste de cette marque. Ce gourmet qui demandait aux plus beaux fruits toute leur saveur, ce sybarite qui réclamait des fleurs les plus rares tous leurs parfums, était encore le dilettante exquis exigeant des artistes et des lettres toute la somme et toute la mesure de leurs talents. Ce maestro raffiné voulait, comme les musiciens au goût difficile, que le virtuose donnât toute la valeur de son instrument favori, plus sympathique et plus harmonieux qu'un chant de violoncelle : *la Conversation.* Or, madame de Frontenac apportait à l'exercice de cet art suprême, une suprême grâce. Il fallait donc, à tout prix, conserver à un art, aujourd'hui perdu, une incomparable interprête.

Et voilà pourquoi de grands seigneurs, comme le duc Du Lude, s'épuisaient en largesses, donnaient un appartement, une rente viagère, des pensions, les bénéfices de leur influence politique ou sociale à des amis pauvres, mais bien doués, dans la double intention de leur être agréables et de se rassurer eux-mêmes sur la certitude et la durée de leurs petits bonheurs intellectuels. Bref, ils voulaient, comme Louis XIV pour Molière, que tous les beaux esprits souffrant de l'indigence, vinssent à posséder comme eux le *secura quies* que leur procurait la richesse, ce *repos assuré* que chantait Virgile dans les Géorgiques et qu'il enviait aux laboureurs pour les artistes et les poètes mendiant dans les grandes villes. Délivrés des affres du lendemain, ils n'auraient eu qu'à vaquer, sans contraintes d'argent, en toute liberté d'action, à leurs occupations littéraires, au premier rang desquelles Dulude et tout son cercle plaçaient la conversation, avant même l'oraison funèbre, le théâtre et l'opéra.

Voilà comment et pourquoi le grand maître de l'artillerie *adora* la *Divine*. A l'instar de cent autres superbes courtisans, il ne lui avait voué qu'un culte chevaleresque et platonique. Cette religion, basée sur des principes d'admirations mutuelles et de réciproques sympathies, se réduisait en pratique à des échanges de galanteries et de politesses, à des égards parfaitement avouables, à des hommages absolument courtois. Au Moyen-âge, la dame d'un preux chevalier n'était pas sa maîtresse : pourquoi, dans l'histoire moderne, l'amie d'un gentilhomme le serait-elle ? A ceux là de mes lecteurs qui sourient en songeant au bel appartement que Madame de Frontenac occupait à l'Arsenal, de par la grâce de DuLude, je leur rappellerai le mot d'Edouard III, roi d'Angleterre, à ses courtisans, souriant comme eux, lorsqu'il ramassa la jarretière de la belle comtesse de Salisbury : *Honni soit qui mal y pense !*

ERNEST MYRAND.

Cours de Littérature

NOUS apprenons avec un vif plaisir que Mlle Milhau, chargée du cours de français au collège McGill et professeur au collège Royal Victoria, cédant aux demandes de plusieurs dames canadiennes-françaises de Montréal, et encouragée par l'éli e intellectuelle de notre population, a l'intention d'ouvrir un cours de littérature à l'adresse des jeunes filles canadiennes qui, au sortir du couvent, désirent continuer leurs études et se tenir au courant du mouvement littéraire. Ce ne sera pas seulement une série de conférences et d'entretiens, mais un cours proprement dit avec dissertations corrigées et classées.

La saison est un peu avancée, et, cette année le cours ne pourra prendre toute son ampleur ; il ne comportera sans doute qu'une douzaine de leçons, mais permettra de constituer un noyau pour l'année prochaine.

L'entrée sera entièrement libre, et la seule condition imposée aux participantes est de s'inscrire le plus tôt possible au secrétariat du collège Royal Victoria, 759 rue Sherbrooke.

Mlle Milhau désirerait commencer dès le premier mardi de février, mais elle se réserve cependant de n'ouvrir ce nouveau cours que si le nombre de personnes inscrites lui paraît suffisant.

Cette restriction nous semble bien superflue, car nous ne doutons pas un instant de l'immense succès qui attend cette excellente innovation. Le sympathique talent de l'aimable professeur, son tact exquis, sa connaissance parfaite des idées et du tempérament de notre population française, nous assurent d'avance qu'il y aura foule à ce cours et que notre jeunesse féminine intellectuelle goûtera avec avidité ces leçons de haute éducation.

Nous recommandons à nos lectrices de ne pas tarder et de s'inscrire au lus vite au collège Victoria.

Charmantes soirées en perspective les 3 et 4 février prochains. A un concours de charité au bénéfice de l'hospice Bourget, à Hochelaga, M. le Dr G. E. Baril a été choisi pour représenter la section des Beaux-Arts, et, afin d'intéresser le public le plus aimablement possible, le président veut que tous les arts, musique, poésie, littérature, soient traités dans leurs différentes expressions. M. l'abbé Le Pailleur, curé du Mile End, le spirituel conférencier bien connu, s'étant volontiers chargé de la partie littéraire, fera des récits de voyage avec projections lumineuses, en variant son sujet, chaque soir. M. Alfred Desève, à la première soirée, le mardi, 3 février, réjouira l'âme artistique de l'auditoire par plusieurs morceaux de violon ; M. Ed. LeBel, le ténor favori, se fera entendre dans la soirée du mercredi, 4 février. Mlle Ethel, prêtant son concours généreux, récitera des monologues à chacune de ces soirées. Mlle Panneton, âgée de 10 ans, une étoile naissante comme chacun sait, chantera aux deux représentations. Enfin, M. le sculpteur Hébert a donné aux beaux-arts un buste superbe de Mgr Tanguay, qui fera l'envie de plus d'un souscripteur. Les billets de ces intéressantes soirées sont en vente à la pharmacie Décary, coin St-Denis et Ste-Catherine. Les billets bleus sont pour la soirée de mardi ; les rouges, pour celle de mercredi. Prière de ne pas confondre. M. l'abbé Gustave Bourassa, doyen de la Faculté des Beaux-Arts, à l'Université Laval, sera le président d'honneur de la première soirée ; M. le Dr Baril occupera le fauteuil, au second soir.

Dieu merci, sur ce sol, le titre est un détail,
Et la distinction le produit du travail.
Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite
Notre aristocratie est celle du mérite.

Les Faux brillants.

F. G MARCHAND.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XLIV

Ne nous confions même pas à ta femme de chambre ; je déteste toutes les femmes de chambre et ne te permettrai jamais d'en avoir une. Demain, je préviendrai ta tante du dangereux voisinage de l'étang, devant la Solitude ; je lui dirai que ses miasmes donnent le typhus. Fréquente aussi le jeu de boules russes qui est dans le parc ; mais ne joue plus jamais au croquet ! Je ne puis suivre avec calme tes gracieux mouvements ; je me mords les lèvres jusqu'au sang, dans ma rage de ne pouvoir t'envelopper de mes bras et t'emporter bien loin.

BRUNO.

XLV

Ragatz, 15 Juin.

Ah ! mien ! toujours mien ! Qui dira les délices de cet instant avec toi ! Nous étions tout seuls, toi et moi, dans le monde, comme les anciens dieux ; A nos pieds, la plaine lointaine inondée de soleil ; autour de nous, les montagnes géantes, si petites auprès de notre bonheur ! Si l'éternité peut tenir dans un instant, cet instant a été une éternité, car il semblait que nous étions unis à jamais. Il n'y avait plus d'hier ni de demain, plus rien que notre amour. Bruno ! je pourrais mourir de bonheur ! Je ne suis pas digne de t'appartenir, si je ne reprends pas la lutte et si je n'arrive pas à triompher. Pas de fuite lâche ; non, se présenter de front, être inflexible et dire : "Je serai sa femme quand le monde devrait s'écrouler."

Si je me laissais faire, je répèterais sans cesse tout bas — "Bruno ! Bruno ! Bruno !— comme les mahométans disent : Allah ! jusqu'à ce qu'ils rêvent du ciel ! Je ne pense, ne sens, ne sais plus rien, sinon que je suis ta fiancée, que tu m'as donné le premier baiser et que tu m'as dit "—Mon tout !—" Ah ! Dieu ! comme je t'aime ! Pourvu que je ne meure pas de bonheur !

TON ULLA.

XLVI

22 Juillet.

Au premier jour, je vais étrangler le petit américain. Il se poste avec toi sur la terrasse des ruines, et se met à divaguer à propos du Rheinthal, dont on n'a qu'une mince échappée, qui pourrait aussi bien être le commencement des plaines de La Plata. Et "Your Highness" s'exalte en sa compagnie, les yeux rayonnants, pendant que je suis à deux pas derrière, damnant cet impie de Lord Byron (avec quelle sincérité !) pour être agréable à la princesse..

Je te ferai cadeau de tout le paysage : le parc, ton balcon et ses fenêtres voilées de stores, tout cela pris de *notre* banc, à condition que ne tu partageras plus ton enthousiasme avec les autres.

BRUNO.

XLVII

30 Juillet.

Bruno, je suis jalouse, Dieu le sait ! terriblement jalouse ! Tu fais par trop la cour à notre vieille tante ! Elle est tellement éprise de toi qu'elle ne parle plus d'autre chose. Si tu l'entendais parfois, c'est à mourir de rire. Je joue l'incrédulité, ou je m'amuse à la contredire ; alors elle se fâche et te loue encore davantage. "—Quel dommage ! quel dommage !—disait-elle hier. — "Quoi donc, tante ? — Quel dommage ! — "Mais enfin ? — "Ce serait le mari qui te conviendrait !—"Tu trouves ? — Certainement ! tu ne le vois pas toi-même ? — "Comment puis-je savoir cela, ma bonne tante ? — " Ah ! oui, je sais bien comme tu es dédaigneuse ; tu te moques de tous les hommes, tu les traites de haut en bas, comme des gens sans conséquence ! Mais tu n'oserais pas en faire autant avec le professeur ; il ne le permettrait pas, d'ailleurs ! Il a quelque chose d'imposant."

A la bonne heure ! pensai-je ; la voilà folle de lui, à son tour. Si mon père le savait ! Mon Dieu ! Bruno ! il faudra pourtant retourner là-bas. Que le ciel tombe sur ma tête !...

ULRIQUE.

XLVIII

Ragatz 12 août.

Cette fois, je suis fâchée et il faut que je gronde très fort. Hermès jaloux ! Non, non, je ne te laisserai pas faire. Si tu es jaloux, je ne m'effraierai pas, je redeviendrai aussitôt un garçon. Sérieusement, Bruno, n'essaie pas ; c'est dangereux. Mon seigneur et maître ne doit me laisser voir aucune faiblesse et la jalousie en est une grande. Tu mérites que je ne te dise plus un mot et que je m'occupe, pour te punir, de ces sots petits jeunes gens. Mais j'ai peur que tu ne perdes la tête ; les petits jeunes gens pourraient le remarquer, en causer ! C'est dommage ! tu l'as bien mérité, et le démon de la révolte, qui loge dans ma cervelle, m'y encourage vivement. Je me hâte de m'en confesser pour m'en faire passer l'envie. Mais écoute, Bruno ! ou je ne sais ce que je ferai ! Si j'ai tort, je veux bien m'humilier devant toi jusque dans la poussière, pour que tu me pardonnes. Si je n'ai rien, absolument rien fait de mal, tu n'as pas le droit de froncer le sourcil ; l'Olympe ne tremble pas, et ton indignation cesse d'être terrible, quand elle se produit mal à propos. Regarde-moi donc une fois dans les yeux ! Mais non, tu ne veux pas, au contraire ! Il faut que ta petite Ulrique sente tout le poids de ta colère, et tu ne t'aperçois pas qu'elle en rit ? Bruno, je te le répète, laisse mon démon tranquille, garde-toi de l'éveiller ! Se fâcher n'est rien, mais rire est désastreux ! Tu n'as seulement pas regardé le soi-disant objet de mon inclination, et son titre seul te rend malade ! Il est aussi fade que sa cravate nuance tisane d'orge ; il a le cou aussi long et mince que son épingle et des yeux aussi intelligents que les verres de son pince-nez ! Mais vous me faites injure, mon seigneur et maître ! Bruno ! ne sois pas mesquin ! je ne le supporterais pas. Sois différent de tous les autres ou tu m'abaisses avec toi ! Pense

donc! j'en pleurerais presque et je ris pourtant sans cesse. Je veux bien marcher avec toi sur les nuages, mais pas sur un vulgaire grand-chemin.

ULRIQUE.

XLIV

12 août.

Non, ma souveraine, je ne suis pas jaloux, mais, quand tu liras ces lignes, je ne serai plus dans ton voisinage. N'aie pas peur ; je reviendrai, il faut bien que j'emporte ma chaîne d'esclave, j'ai sur le front la marque des galères ; mais tant que l'archiduc restera, je m'en vais dans la montagne. Tu trouves "son titre" si beau ? Un archiduc ! Même en civil ! Un homme, mon enfant, peut, pour des femmes, se plier à tout, — n'ai-je pas réglé mes journées sur les tiennes ?—mais devant un jeune fat, qui songe à toute minute à sa condescendance extrême, c'est impossible ! Je suis trop bien élevé pour lui dire ce que je pense de lui ; mais il me dit par chacun de ses mouvements ce qu'il pense de l'intelligence des humbles bourgeois. Et tu sautilles à son bras dans les allées, — ne dis pas le contraire ! — tu sautilles comme tu ne l'as jamais fait avec moi ! C'est bien ! comme je ne puis pas te mettre en morceaux pour te punir, je m'en vais. Il y a des choses que je ne puis pas, pourtant ! Je ne te manquerai pas ; tu ne me manqueras pas davantage ; je vais à Interlaken admirer la Jungfrau, je ne perdrai rien au change. Elle est belle toujours, belle pour tout le monde, (tu adresses à présent tes petites mines même au français) elle plane, souriante, au-dessus des humbles mortels qui tentent de l'approcher ; c'est tout à fait la même chose. Je laisse pour ta tante une ravissante épître, avec des détails sur les cités lacustres.

Peut-être vas-tu te jeter sur tes oreillers de soie, — (les princesses, je crois, ont toujours des oreillers de soie ?) et les mordre de colère, parce que je ne suis pas jaloux ! Car tu vois que je ne le suis pas... Je cède la place, cependant il est en civil ! Ah ! s'il était "en uniforme" —c'est une séduction pour les petites filles ? Qu'en penses-tu, Amazone ?

BRUNO.

XL

Ragatz, 17 août.

Il est parti, Othello. Tu ne risque plus de commettre un meurtre ou de m'étrangler avec mes cheveux ! Tu peux tranquillement revenir, si tu n'es pas dans l'intervalle devenu amoureux de la Jungfrau, au point de m'oublier tout à fait, puisque tu trouves que cela revient au même. La Jungfrau a encore un avantage sur moi ; elle ne contredit jamais, tandis que mon esprit de contradiction m'a déjà, hélas ! valu plus d'une pénitence. Me mettras-tu aussi en pénitence ? Prends garde, Bruno ! Je ne te promets pas de dire, comme la Catherine de Shakespeare — "Oui, la lune brille —" quand il fera grand jour. Autrement, j'aurais répliqué tout de suite : —"Non ! je ne puis avoir pareille idée ! Mon seigneur n'est pas jaloux, pas du tout ! Car il a trop conscience de sa divinité pour concevoir la moindre crainte. Grand Dieu ! non ! Cela lui fait plaisir de me voir sourire à tout le monde ! Il est fier que l'univers soit amoureux de moi —" Puis j'ajouterais "—Pardonne-moi ! Je sautille !" —Tandis qu'Othello ne se doute pas qu'il m'oblige à courir près de lui, quand il est dans ses rages et qu'il fait des enjambées d'un mètre. Mais cela ne compte pas ; c'est tout naturel et se comprend de soi-même. Un si bel homme, l'archiduc, et si séduisant, si intéressant ! Un si digne objet pour tomber aux mains d'Othello ! On se le figure aisément en uniforme ; à quoi servirait cette "puissante imagination" pour laquelle on a déjà plusieurs fois été grondée, comme pernicieuse chez une vraie ménagère allemande, qui doit tenir ses livres de cuisine et de blanchissage pour des manuscrits précieux ou même écrire des poésies sur les marges !

Reviens donc, Othello ! Je ne laisserai pas tomber de mouchoir, même pour toi, car cela pourrait à la fin me jouer un mauvais tour. Je deviendrai, du reste, beaucoup plus froide ; autrement ce serait dangereux, mon seigneur et maître exigeant tous les jours davantage. Quels tyrans que les hommes ! A peine échappée à son père, on se précipite dans les bras d'un mari, et si le premier était dictateur, le second est despote. Et nous autres pauvres femmes, nous ne savons pas nous défendre ! Après cela, on nous traite de déesses ! Les italiens, dit-on, battent leurs saints, quand ceux-ci n'exaucent pas leurs prières.

ULRIQUE DESDÉMONA.

LI

Schaffhouse, 8 septembre.

Non, c'est impossible, que le plus beau temps de ma vie soit passé ! Oh ! Bruno, cela ne peut pas être. Et pourtant je le sens à ces larmes brûlantes et rebelles, qui me remplissent sans cesse les yeux et que nul baiser n'essuie. J'ai éprouvé à l'heure de notre séparation une douleur aussi intense que si tout était fini, si je descendais dans la mort. Comment le cœur peut-il nous faire tant de mal ! Il me semble que la terre, le soleil, la rosée, tout m'a été enlevé en même temps, et je suis comme un arbre aux feuilles flétries, aux racines desséchées, secoué sans force et sans défense par le vent. Ce n'est pas dans une telle disposition qu'il faudrait affronter mon père, ou je succomberai dans la lutte, car cette lutte sera chaude et je devrais me cuirasser d'acier.

Il n'est pas difficile de défier son ennemi ; c'est un jeu d'enfant. Mais combattre ce qu'on a de plus proche et de plus cher, il faut pour cela un courage héroïque. Je n'ai d'autres armes que l'affection, pour triompher de l'affection même ! N'est-ce pas contre nature que je ne puisse appartenir à un homme supérieur, parce qu'il n'est ni prince ni comte souverain ? Quand il ne serait rien, si je l'aimais, je ne vois pas qui pourrait prendre la responsabilité de me le refuser et de se substituer à la Providence ! Pourquoi n'ai-je pas rencontré de prince ou de comte, que j'aie aimé ? Il y en a tant ; et des hommes très nobles et très bons, qui travaillent, eux aussi, se donnent de la peine, et ne passent pas leur vie à chasser et à monter à cheval.

(A suivre.)

HOMMAGE
À
Samuel de Champlain

A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉRIGÉ EN SON HONNEUR, A QUÉBEC, LE 24 SEPTEMBRE 1898

Sur le site où Cartier, à son premier voyage,
Avait jadis trouvé la bourgade sauvage,
Maintenant disparue à jamais de ces lieux,
Un monument splendide attire tous les yeux.
Et sur le piédestal, — chef-d'œuvre de sculpture, —
Le passant reconnait aisément la figure
Du héros, qui fonda Québec par un puissant
Effort de volonté, de labeur incessant.
Ce héros, c'est Champlain. Ses vertus, son courage
Hélas! méritaient bien ce trop tardif hommage.
A l'œuvre et à l'épreuve il était le premier,
Marchant toujours au but comme un preux chevalier.
Pour fonder en ces lieux une Nouvelle France.
Le travail de géant qu'il fit, par sa constance,
Acheva de miner ce fier tempérament.
Il mourut à Québec : et, — détail étonnant, —
Nul ne peut dire encore où se trouve sa tombe.

ELIE ANGERS, N.P.

Malbaie, octobre 1898.

Histoire d'amour
A L'EAU DE ROSE

4 mai...

MON amie Jeanne m'avait invitée hier à passer la soirée chez elle. Une petite veillée très sans cérémonies où l'on ferait de la musique pour fêter le retour d'un cousin de son mari, un artiste qui vient de faire son tour d'Europe. Cela me souriait assez peu de me rendre chez Jeannette — je l'aime bien pourtant — mais une lecture des plus attachantes me retenait ici. Au fait, je ne sais trop ce qui m'y attachait, aujourd'hui je l'ai reprise et la trouve insipide. J'aime mieux les jolis récits de voyage d'Emile.—Emile : je puis bien l'appeler comme ça ici. Ce cahier, personne n'y lit, c'est comme mon cœur, et, dans mon cœur, très bas, depuis hier je murmure ce nom d'Emile... Jamais je n'ai vu de plus beaux yeux que les siens, je suis bien sûre de ne pas les avoir regardés pourtant. Pourquoi ? Je n'en sais rien par exemple. Et sa voix, combien caressante, et son sourire si attirant. Je crois que je l'aimerais si... je n'étais pas raisonnable et s'il n'était pas le cousin de Jeanne. Mais que dirait celle-ci devant qui, si souvent, j'ai fait mon petit "esprit fort."

J'avais dit que je n'aimerais pas avant ma vingt-deuxième année. Encore trois ans, Emile attendrait-il jusque là ?... Allons, tu es folle, tout à fait folle, ma pauvre Lucie ! Ah ! mon Dieu ! le fameux coup de foudre dont je me suis tant amusée dans les vieux romans, serait-il près de me frapper. Garons-nous plutôt que de l'attendre !

C'est égal, il est charmant, cet Emile. Il me regardait, ma foi, bien gentilment hier pendant qu'il chantait "Je t'aime," la belle romance de Chaminade. Je ne suis pas assez "fat" de croire que c'est à moi qu'il pensait en disant :

"Veux-tu des diamants, de l'or ?" Pas à moi, mais à personne des autres non plus, je l'ai bien vu. C'est moi qu'il a regardé tout le temps. Aime-t-il quelqu'un ? que ne donnerais-je pour le savoir... Pour savoir qu'il n'aime personne.

Papa est venu me chercher à onze heures, je croyais qu'il en était neuf. Le temps passe si vite toujours chez cette chère Jeannette... "Il" doit n'aimer personne.

....

25 août ..

Pauvres filles à marier ! Y a-t-il quelqu'un de plus à plaindre qu'elles ? J'en sais quelque chose, hélas, le sort a voulu que j'en fusse une. Depuis un an, m'en a-t-on présenté des jeunes gens.. en situation ? Les a-t-on chantés sur tous les tons devant moi, les mérites de celui-ci et de celui-là ? Maman est la bonté même pourtant et papa adore sa petite Lucette ; rien ne leur est plus cher que mon bonheur. S'ils savaient que ce bonheur est représenté par un certain Emile que j'ai rencontré parfois chez Jeanne avant notre départ pour la campagne. Bah ! je subirais un sermon sur le danger de se monter l'imagination, de donner corps à toutes les lubies romanesques qui peuvent germer dans le cerveau d'une petite fille élevée comme moi dans tous ses caprices. Si j'étais sûre après cela qu'ils se décideraient à inviter Emile, je le provoquerais bien, le sermon. Mais qui sait si le résultat n'en serait pas tout opposé à ce que je désire. Vaut mieux attendre... Dire que j'aime — c'est bien vrai — et j'ai toujours dix-neuf ans. Que penserait Jeanne, si elle savait. Mais elle ne le sait pas, ni "lui," moi je sais que.. qu' "il" cherchait beaucoup à savoir le jour où je devais aller chez sa cousine et ne manquait presque jamais de s'y trouver en même temps. Nous sommes bons camarades, mais maman ne l'invite pas et je n'ose prendre l'initiative. Je me moque de ce que les autres pourraient penser, mais "lui."

Pourquoi, la fortune ne marche-t-elle pas à côté du talent, c'est-à-dire en le tenant par la main ? Emile serait riche, et riche, on parlerait de lui, et renommé et riche, il deviendrait, par le fait, l'un des candidats appelés à faire le bonheur des filles à marier. Alors, je sais bien de laquelle Emile serait l'élu. Il le sera quand même mais, ce va être une élection très difficile je crois. De façon fort diplomatique, j'ai engagé plusieurs fois maman à l'inviter, elle n'a jamais dit non et cependant je ne suis pas plus avancée. Pas n'est besoin de la "pousser" pourtant pour qu'elle invite M. D., un avocat très haut en couleurs mais qui ne sait pas de plus intéressant sujet de conversation que ses chevaux.. et lui même. Il a des chances d'avenir politique paraît-il. Il en parle assez pour que personne n'en ignore. Puis M. R., qui a le nez crochu (et l'esprit aussi si j'en puis juger,) mais qui est neveu d'un ministre, est-il assez bien reçu quand il vient ici ! Maman trouve qu'on ne le voit jamais assez souvent. S'il l'ennuyait autant qu'il m'ennuie avec ses fadeurs et ses fadaises, elle ne penserait pas ainsi. Pauvres filles à marier ! Mais moi, je suis assez débrouillarde, Dieu merci, et j'aurai un mot à dire avant de m'appeler Madame D., ou d'épouser un nez croche pour devenir la nièce du ministre. Que le moment de rentrer à la ville arrive une bonne fois, et que maman se décide d'inviter Emile, je me charge du reste.

....

8 décembre...

Chère petite bague qui me parle si doucement d'avenir ! Depuis tantôt, depuis que ton cercle d'or caresse mon doigt, quelque chose me chante au cœur des hymnes fous d'amour et de félicité ! Aimer ; je ne croyais pas que ce fut si bon, moi qui raillais l'amour à dix-neuf ans ! Ah ! Jeannette, tu triomphes, mais c'est moi qui suis encore la plus heureuse. Quand je pense à cette soirée du 8 octobre où Emile est venu pour la première fois chez nous. J'avais pris

bien des détours pour amener maman à prier Jeanne de l'emmener... ; c'était ma fête et il y avait peut-être une vingtaine d'amis. Et j'ai trouvé moyen, en cette seule première soirée, de provoquer un demi-aveu et de lui faire promettre de revenir bientôt. Pas tout à fait " dans l'ordre " peut-être, mes petits procédés, mais enfin j'ai réussi. Le succès n'excuse-t-il pas tout? Je l'ai entendu dire à papa. Emile est revenu souvent, et quand j'ai dit : " c'est celui-là qui sera mon mari," les chers aimés m'ont représenté qu'il n'avait pas de fortune, qu'il ne pourrait même pas me donner de cuisinière, etc. " Je l'aime," répliquai-je seulement, et je me suis mis à faire mon apprentissage de cordon bleu sous la direction de Sarah. Ce soir, mon fiancé m'a officiellement demandée et je baise—après lui—la chère petite bague de perles modestes qui proclame à tous notre amour. Avant trois mois nous serons mariés.

Et maintenant je clos mon journal—des heureux, peuples ou gens, on n'écrit pas l'histoire.—Celui-là seul à qui j'ai donné le droit de lire dans mon cœur, lira aussi peut-être ce cahier où, comme dans mon cœur, je l'ai toujours appelé Emile.

LUCIE.

Pour copie conforme,

COLETTE.

Montréal, décembre 1902.

L'amour est un sentiment destiné à avoir une issue fatale : Une rupture ou le mariage.

IDA MARCHAND-LEGENDRE

C'est par erreur que nous avons annoncé que la première audition de la messe du professeur Alexis Contant aurait lieu à la salle Karn. C'est à la salle du Monument National, dimanche soir, 1er février, qu'on aura le plaisir d'entendre cette œuvre magistrale. Les sièges sont en vente chez M. J. G. Yon, 1732, rue Sainte-Catherine.

Il y aura répétition générale, à laquelle les journalistes sont invités, le dimanche 25 janvier, à 1 heure de l'après-midi, à la salle du Monument National.

Si l'on pouvait supposer d'avance tout le mal qu'on aura à réparer une faute, on accepterait avec joie l'effort qu'il faut faire pour ne la pas commettre.

J. M. DANDURAND.

EN GLANANT

Royaux confrères

Voici qu'après la reine Elisabeth de Roumanie qui vient de finir un livret d'opéra dont le prince Ferdinand de Bulgarie composera la musique, on nous annonce que paraîtront bientôt les mémoires laissés par la reine des Belges.

C'est une amusante et curieuse liste que celle des souverains actuels qui ont accompli une œuvre poétique ou œuvre de prose.

La voici :

La reine de Roumanie, connue en littérature sous le pseudonyme de Carmen Sylva ; le roi Oscar de Suède, la reine Nathalie de Serbie, dont les *Mémoires* ont été lus avec intérêt ; le prince Nicolas 1er du Monténégro ; sa fille, reine Hélène d'Italie, auteur de beaux poèmes lyriques, publiés dans un journal de Cettigne ; l'empereur Guillaume, à la fois peintre, orateur et écrivain dramatique ; la reine Marguerite, qui publia des cantiques et des prières, entre autres une *Prière à la Vierge*, que l'on peut lire dans toutes les anthologies italiennes ; l'empereur Nicolas 1er, qui a collaboré au récit de son voyage en Extrême-Orient, à l'époque où il était tsarewitch ; le jeune khédive d'Egypte, Abbas Himli, doux poète, et, enfin l'hôte du Vatican, Léon XIII, qui sait manier également le vers latin et la prose latine et italienne.

Les excentriques

Ce sont les êtres qui vivent à part, d'une existence qu'ils se sont faite, en marge des usages reçus.

De ce nombre est l'homme des nuits qui vient de mourir. Le terme suffit pour désigner celui qui fut le dernier des noctambules. Cet être fantastique dont la vie fut un perpétuel mystère commençait sa journée...à huit heures du soir, alors que les ténèbres envahissaient les rues. Il avalait au réveil son café au lait matinal... se drapait d'un long manteau et s'en allait vaquer à ses affaires. Souvent on le voyait au café, occupé à faire sa correspondance. Après quoi, il rendait visite à ses amis habitués à ses bizarres habitudes. A minuit, il déjeunait. Vers six heures du matin, il dînait. A sept heures, il se couchait et dormait le plus longtemps possible, essayant de terminer sa nuit diurne vers sept heures du soir.

Ce noctambule était un misanthrope, naturellement, et n'avait trouvé que ce moyen d'échapper le plus possible au contact de ses semblables.

Il avait exprimé le vœu d'être enterré de nuit, mais il paraît que cette dernière volonté était impossible à remplir. Et il est consolant de penser que du moins le noctambule n'a pas connu la douleur dans l'insensibilité de son dernier sommeil de se sentir " voiturer " en plein jour, salué par tous ces hommes qu'il avait si parfaitement méprisés.

Un chateau historique aux enchères

Le fameux château de Grignan où habitait la fille de de Madame de Sévinné vient d'être acheté par le comte Boni de Castellane, qui tenait particulièrement à cette antique domaine, le titre de comte de Grignan faisant partie de l'apanage de la famille de Castelane.

Le chêteau de Grignan avait d'abord été possédé par les Adhémar et Monteil ; puis, en 1732, il fut vendu au général de Muy La Révolution en détruisit une partie, mais laissa cependant debout la presque totalité.

On remarque à Grignan une superbe galerie de tableaux qui contient, entre autres, le portrait de Madame de Sévigné par Mignard ; on trouve dans la chambre de la célèbre épistolière son lit en bois doré, orné de rideaux et de garnitures en point de Venise qui sont de pures merveilles et n'ont pas de prix, ainsi que sa chaise à porteurs et sa table mosaïque de Florence.

C'est presque un musée de souvenir que cette splendide demeure encore tout imprégnée du passage de la divine et immortelle marquise.

Déjà dans les cercles artistiques et fashionables, on parle du concert, organisé par Mlle Maria Tarte, au profit d'œuvres de charité, le 21 février prochain, à la salle Karn. A cette soirée musicale, placée sous un haut patronage, nos amateurs prendront part auxquels se joindra encore le célèbre pianiste Ben-Tayou.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Un jour de la semaine dernière que je me trouvais à l'église Notre-Dame, je vis s'avancer vers l'autel de la Ste Vierge une pauvre femme ,qui tenant par la main un enfant de cinq à six ans, vint déposer un bouquet composé de trois ou quatre roses blanches qu'elle portait soigneusement enveloppées dans un morceau de papier.

" Des roses blanches à cette saison me dis-je étonnée, c'est une promesse sans doute ! "

Et voyant l'expression de sublime confiance que trahissait son regard et la fervente prière accompagnant cette offrande onéreuse pour ses moyens, je me suis rappelée cette légende que j'ai lue il y a quelque temps et que je m'étais promis de vous raconter. Savait-elle, la pauvre femme que la rose blanche est particulièrement chère à la mère de l'Enfant divin ? Une touchante légende raconte qu'avant la venue du Messie, seule la rose rouge constellait les parterres. C'est à la naissance du Christ, au moment où toutes les vertus commencèrent à s'épanouir, que les roses devinrent blanches. Un jour que la Vierge Marie présentait aux lèvres divines de son enfant une coupe remplie de lait, une goutte de ce liquide tomba sur la fleur de pourpre, qui prit aussitôt la teinte du lys. C'est depuis ce temps que les roses blanches peuplent les jardins et les parterres.

La légende ajoute que parmi toutes les fleurs la rose, chez les peuples anciens, était placée au premier rang.

S'il faut en croire une fable orientale, quand la reine de Saba vint visiter le roi Salomon, elle voulut un jour mettre à l'épreuvre la sagesse proverbiale de ce grand monarque. Se prosternant au pied de son trône, qui était d'une grande hauteur, elle lui présenta deux guirlandes de fleurs, l'une de roses naturelles, l'autre de roses artificielles.

" Grand prince, dit la reine, si tu es vraiment le parangon de sagesse et de science que proclame la renommée, indique laquelle de ces deux guirlandes est faite de roses véritables ? "

Salomon, du haut de son trône, ne pouvait distinguer la plante. Craignant de porter un faux jugement, il leva les yeux au ciel, comme pour lui demander une inspiration.

Il vit alors un essaim d'abeilles traverser les airs.

" Ouvrez les fenêtres ! " commanda-t-il à ses gardes. On obéit.

L'essaim entra en bourdonnant et alla se fixer sur les roses véritables.

" Seigneur, dit la reine émue, ce n'est pas sans raison qu'on vous proclame dans tout l'univers le plus sage des sages."

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charades

Je suis à Amtersdam et à Rome mais on ne me trouve ni à Londres ni à Paris.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans).

Pourquoi les Israélites firent-ils un veau d'or ?

Charade amusante

Qui est de meilleure origine l'homme ou la femme et pourquoi ?

Solution des Jeux d'Esprit

Quel est le philosophe qui a dit : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?

Rép. : Socrate.

Ont répondu : Isoline Tétrault, Académie Ste-Marie, Rose de Mai, Anna J. Corinne, V. Clarisse, St-André Avelin.

Charade amusante

Combien d'œufs sauriez-vous manger à jeun ?

Rép. : Vous ne sauriez manger qu'un œuf parce que lorsque vous l'auriez avalé, vous ne seriez plus à jeun.

Ont bien répondu : Rose de Mai, Montréal.

Histoire Sainte

(Pour les enfants jusqu'à 12 ans).

Qu'était Josué, que fit-il, et en quelle occasion ?

Rép. : Josué fut le successeur de Moïse pour conduire le peuple de Dieu. Il demanda au soleil de s'arrêter pour lui donner le temps de décider d'une grande victoire qu'il remporta sur les Amalécites. Il traversa le fleuve du Jourdain à pied sec.

Ont bien répondu : Antoinette Descary, Rose de Mai, George-Emile Boulay, Coaticook, Clorinde Marchildon, Berthe Pagé, Waterloo.

Je prie mes petits neveux et nièces d'excuser le retard apporté à la distribution des prix d'encouragement, retard dont je ne suis, je vous assure, nullement responsable.

TANTE NINETTE.

Les meilleures lettres du concours après celles qui ont mérité les prix.

Ma chère amie,

Je t'écris pour te dire toute la joie que je ressens à l'approche du jour de l'an. Pour moi c'est un beau jour, mais pour toi aussi je le pense bien.

J'espère que tu passeras ce beau jour avec tes bons parents pour recevoir leur bonne bénédiction.

Je vas prier le petit Jésus pour que tu fasses une bonne année et que tous tes désirs soient exaucés. Je te souhaite la meilleure de toutes les années que tu à passer jusqu'a présan.

Ta petite amie,
ANDRÉE.
(8 ans.)

Ste-Marie, Beauce.

Ste-Marie, Beauce, 25 nov. 1902.

Ma chère Françoise,

Quelle joie pour moi de voir le jour de l'an arrivé ! J'attendais depuis si longtemps ! Pour toi aussi, petite amie, ça doit être un beau jour. Jeannette viens te faire ses souhaits de nouvel an et t'offrir un petit cadeau. C'est un petit rien, mais tu sais que ma bourse est petite quoique mon cœur soit grand et désirerait faire plus. Comment t'amuses-tu à Montréal ? Je suppose que tu es allée voir la " Grotte de Santa Claus ? " N'est-ce pas ? J'aurais voulu être à ta place, je trouve les petites montréalaises bien chanceuses de voir toutes ses belles choses. Ici, à la Beauce, les magasins de joujoux sont peu de choses comparés à ceux de Montréal. J'espère que toute

PAGE DES ENFANTS

Les Lauréats du Concours de Tante Ninette


JEANNE DE VARENNES, Waterloo, P.Q.


AGLAÉ LUPIEN, Montréal.


SIMON BOULIANE, Malbaie, P.Q.


ROCH MONTBRIAND, Montréal.

ta famille est bien. Papa m'a dit que tu avais grandie, prends garde de me passer ; tu as deux ans de moins que moi. Je me suis ennuyée de toi après ton départ. Plus de Françoise pour jouer avec nous le jeudi. Jean est-il encore timide devant les petites filles, tu te rappelles comme il se sauvait en arrivant. Je suis sûre qu'il est devenu plus galant pour ses petites amies de Montréal.

Au revoir chère petite Françoise. J'espère aller à Montréal bientôt. Reçois mille bons becs sucrés pour toi et le petit frère Jean de ton affectionnée amie.

JEANNE HAMEL. (11 ans).

Cher ami,

Qu'il est étrange de me voir installée à mon pupitre vous griffonnant une lettre, et une lettre de souhaits surtout. J'imagine que vous allez être un peu surpris, peut-être même me trouverez-vous très gentille de vous écrire, les circonstances étant ce qu'elles sont ; mais ne vous empressez pas de me faire un compliment : attendez de lire ce que mon cœur dicte.

Je fais appel à mes connaissances mythologiques pour vous offrir des vœux, lesquels, je l'espère de tout cœur, seront exaucés.

Il me semble que les oreilles du roi Midas siéraient bien à vos traits mignons et agréables ; ce serait un charme de plus ajouté à l'expression de votre figure si aimable déjà.

Vous qui aimez à être original et à posséder des choses uniques en leur genre, comment le cheval Pégase vous irait-il ? Je vous assure que monté sur un tel animal il vous serait impossible de ne pas créer sensation. Ne vous serait-il pas fort utile de posséder encore la baguette de Mercure ? Songez donc, cher ami, que vous apaiseriez toutes les querelles et que....... vous ne vous fâcheriez plus vous-même !—quelle amélioration, n'est-ce pas ?

Quelques-unes des richesses de Plutus seraient sans doute aussi bien accueillies ; le goût du luxe étant si développé chez vous.

Et je crois que Momus vous avait déjà sous les yeux lorsqu'il dit que " l'homme devrait avoir une petite fenêtre devant le cœur pour que sa véritable pensée fut toujours connue ;" ne serait-il pas opportun de souhaiter que Dieu mît, chez vous de petits verres à cet organe ?...

Si Dieu se rend à mes désirs, vous serez le plus étrange des hommes que l'an de grâce 1903 offrira à notre admiration.

MÉDÉE, (18 ans). (Etudiant sous une institutrice particulière).

—Qu'est-ce qu'un lit de camp ? demandait un enfant à son père.
—C'est un lit de planches.
—Cela doit être bien dur !
—Oh ! non, mon fils ; on choisit, vois-tu, le bois le plus tendre

Variétés

Par qui et à quelle époque fut inventé la machine à coudre ?

Elias Howe, inventeur américain (1819-1867), travailla d'abord chez son père, fermier et meunier, puis chez des fabricants de machines.

C'est en 1845 qu'il inventa le premier type de sa *machine à coudre*.

Il eut à lutter contre un grand nombre de contrefacteurs, mais il parvint à faire reconnaître ses droits d'inventeur, et fonda à Bridgeport, (Connecticut), en 1863, une usine considérable pour la fabrication de ses machines.

Une condamnation bizarre

Chez les Bassoutos (peuplade de l'Afrique australe) la justice est rendue d'une étrage façon. Un voyageur français rapporte à ce sujet le fait suivant : un pauvre diable fut condamné par le chef de son village à payer cinq têtes de bétail pour avoir empêché la pluie de tomber !

Les Bassoutos sont d'ailleurs persuadés que certains individus (ce sont tout simplement des sorciers) ont le pouvoir, en temps de sècheresse, de faire tomber la pluie. De même, d'après eux, il ne faut pas aller dans les champs quand il y a des nuages, cela attire la grêle ; pour éloigner celle-ci, il suffit de planter en terre de petits piquets arrangés de certaine façon près des champs. Voilà une recette que nous recommandons aux Compagnies d'assurances contre la grêle.

La troupe des Nouveautés

Il n'est pas inopportun, croyons-nous, de passer une rapide revue de la troupe française du théâtre des Nouveautés. La direction de cet établissement semble bien décidée à atteindre la perfection relative à laquelle elle a droit d'aspirer, tant par le choix des œuvres que par celui des interprètes. Dans ces conditions, une revue critique, impartiale et un peu sévère, ne peut que stimuler l'ardeur des artistes et servir utilement la direction.

Afin de ne pas établir une sorte de règle de préséances, nous nommerons les artistes d'après la distribution de "l'Etrangère."

M. Heurion est un artiste bien doué physiquement. Dans son emploi, cette particularité est d'une extrême importance et constitue au moins la moitié du talent. Disons néanmoins que M. Heurion n'en est pas dépourvu : il a de l'entregent, de l'aisance, une bonne diction servie par un organe très supportable et, de plus, soigne la mimique de son personnage, même lorsqu'il est momentanément à l'écart. Avec ces qualités on passe partout et l'on se rend partout sympathique, à la condition toutefois de ne pas abuser du monocle.

M. Darcy incarne aisément les pères nobles et les joue avec une raideur convenable. Son défaut est de manquer d'originalité. C'est toujours le même personnage qu'il nous offre ; mais, en définitive, comme ce personnage, s'il n'est pas excellent, est tout de même mieux que médiocre, il passe dans l'ensemble sans faire tache et sans choquer. Le défaut de M. Darcy, défaut dont il n'est pas responsable, c'est sa voix nasillade à deux claviers.

M. Kelm est évidemment un vieux chevronné. Il connaît, cela est visible, toutes les ficelles du métier. Sa tenue et sa mimique sont excellentes. Malheureusement, il bredouille parfois au-delà de la mesure tolérable.

M. Guiraud est un bon jeune premier. Sa qualité dominante, c'est sa voix, chaude, grave, caressante, elle dispose tout de suite le public en sa faveur. Par malheur, M. Guiraud est parfois un peu figé, ce qui rend son personnage monotone. Cependant, lorsque son rôle exige de l'emportement ou un mouvement pathétique, il sait admirablement marquer ces élans. Ce qui prouve presque qu'il pourrait mettre plus de sentiment, plus de vie, dans les parties douces ou banales de ses rôles.

M. Dhavrol est un excellent artiste qui possède les qualités essentielles du bon comédien : organe, diction, sobriété dans le "grimage", élégance, mesure et justesse dans les effets recherchés.

M. Turcan. Puisqu'il est convenu de qualifier " artiste " quiconque monte sur la scène, M. Turcan est un artiste. Mais c'est tout ce qu'il a de commun avec ses camarades plus haut cités. Nous ferons la même observation pour MM. Méry et Berton.

M. Harmant est trop connu à Montréal pour que nous perdions notre temps à détailler ses qualités et ses défauts. Nous regrettons seulement que la régie des " Nouveautés " ne l'utilise d'ordinaire que dans des bouts de rôles.

Du côté des dames, nous trouvons d'abord Mme D'Arbelly, qui a un tempérament fougueux. C'est une artiste ; mais c'est une tragédienne, non une comédienne. Pour elle, il y a peu de nuances, c'est violent ou doux. Elle ne marque pas, avec assez de vérité, les sentiment sintermédiaires. Malgré ce défaut que l'impartialité nous oblige de mentionner, Mme D'Arbelly fait toujours impression sur le public, de qui elle est la favorite. Ajoutons que Mme D'Arbelly s'habille avec une élégance exquise.

Mme Stuart, la nouvelle venue, est une comédienne savante. Elle ferait peut-être triste figure dans la tragédie, mais dans la comédie elle est très bonne. Sa qualité dominante, qualité sans laquelle l'artiste verse dans le ridicule, c'est la mesure, la mesure vraie, pour le ton et le mouvement. Grâce à cette qualité, une artiste est toujours sûre de conquérir son public. C'est ce qui est arrivé à Mme Stuart.

Mme Jeannin, à cause de son embonpoint est nécessairement vouée à des rôles spéciaux, dont du reste elle s'acquitte à merveille. Elle a de la science, et il n'est pas douteux que si elle pouvait aborder tous les rôles elle s'en tirerait également bien.

Mlle Debruyne, avec son visage angélique, sa voix fragile et sa taille flexible, est indiquée pour jouer les vierges placides. Seulement, comme le théâtre connaît peu ces personnages d'un monde supérieur, il s'ensuit que Mme Debruyne a souvent des vacances, ou prend un rôle qui ne convient ni à son tempérament frigide ni à son talent si spécial.

Mme D'Artigny est une figure bien connue à Montréal. Après avoir chanté assez agréablement l'opérette, elle s'est mise à la comédie, où, d'ailleurs, elle s'en tire tout aussi bien que n'importe qui aurait fait la même évolution. Mais pourquoi en changeant de " ligne " Mme D'Artigny n'a-t-elle pas changé d'aspect. C'est toujours la même perruque blonde frisée, toujours la même robe rose, toujours le même perpétuel sourire. C'est distinctif, nous en convenons, mais c'est insuffisant pour jouer la comédie.

Mme Harmant est la gentille soubrette des " Nouveautés," comme son mari, elle est assez connue pour que nous nous dispensions de faire son éloge.

STRAPONTIN.

Cuisine facile

Epaule de mouton farcie.—Faites désosser une épaule de mouton ; garnissez l'intérieur avec une farce de chair à saucisse, persil, échalotes hachées, sel et poivre ; repliez l'épaule de manière à ce que la farce soit enveloppée, ficelez votre viande et faites-lui prendre couleur dans du beurre chaud ; ajoutez de temps en temps un peu d'eau. Lorsque l'épaule a belle couleur, couvrez et faites cuire deux heures et demie à feu doux.

Navets en purée.—Epluchez et lavez un ou deux beaux navets et faites-les cuire à l'eau avec du sel ; une fois cuits, ôtez-les de l'eau et laissez-les égoutter, puis passez-les à la passoire avec le pilon pour en faire une purée. Mêlez ensuite à cette purée gros comme un œuf de beurre, sel, poivre et remettez un instant sur le feu. Cette purée se sert avec côtelettes, biftecks, saucisses, etc., etc.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les **Cors, Verrues et Durillons**
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal



LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTRÉAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TÉL. DES MARCHANDS 843

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

Coaltar Saponine

DESINFECTANT
CICATRISANT

Admis dans les hopitaux de Paris

TRES EFFICACE CONTRE LES
PLAIES,
CANCERS,
ANGINES,
SUPPURATIONS,
ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hygiène de la Toilette

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

A. P. PIGEON

Est l'imprimeur du JOURNAL DE FRANÇOISE et de plusieurs autres publications.

1595-97 RUE ONTARIO
Coin Av. Hôtel-de-Ville.

Tél. Est 1121

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**
MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 2351

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**
FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

LA FEMME ET LE CLERGÉ, par l'abbé Bolo. 1 vol. in 12 ..... 0.6
UN SOIR A HERNANI, poème par Edmond Rostand. 26 février 1902. Jolie brochure..... 0.25
JOUETS DU DESTIN, roman illustré de quarante-quatre gravures d'après Macchiati, par Longard de Longarde. 1 vol..... 0.88
MESSIRE WOLODOWSKI, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, auteur de *Quo Vadis*, traduction du comte Wodinski. 1 vol. in 12 ..... 0.88
LETTRES A FRANÇOISE, par Marcel Prévost. 1 vol. in 12 ..... 0.88
LE JARDIN DU ROI, roman par Paul et Victor Margueritte, 1 vol. in 12 ..... 0.88
PAGES D'HISTOIRE, par le Vicomte E. M. de Vogué. 1 vol. in 12 ..... 0.88
LE RAYON, scènes évangéliques, par Monlaur. 1 vol. in 12..... 0.88
UN POETE FRANÇAIS. François Coppée, par George Druilhet. 1 vol. in 12..... 0.88
LES DERNIERS DE PÉKIN, par Pierre Loti. 1 vol. in 12 ..... 0.88
JACINTHE, roman par Georges Beaume. 1 vol..... 0.88
CAS DE CONSCIENCE, par Champol. 1 vol. 0.88
LA JEUNESSE DE LA GRANDE MADEMOISELLE—1627-1652, par Arvède Barine. 1 vol..... 0.88

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boîte avec notice, $1
Six boîtes . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

Creme Poudre Savon **SIMON**

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---

LUBY

Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

MEUBLES...

A DE GRANDES REDUCTIONS

durant notre Vente à Escompte de Janvier. Tout est Réduit. Escomptes jusqu'à

50 POUR CENT

NE MANQUEZ PAS DE VENIR VOIR NOS OFFRES

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG, A l'est de la Rue Bleury.



Général Du Barail

Ministre de la Guerre, France.

Le Général Du Barail écrit :

"Le VIN MARIANI produit de bons effets si surprenants qu'il est à espérer que l'armée fera usage de ce puissant réconfortant."

VIN MARIANI

Le Tonique Français Idéal pour le Corps, les nerfs et le Cerveau.

Etes-vous faible, épuisé ou fatigué ? Prenez du **Vin Mariani**, il vous fera du bien. Parlez à vos amis malades du **Vin Mariani**.—L'élixir de la vie.

Le Vin Mariani fortifie le cœur, donne de l'élasticité et de la vigueur aux muscles. Il est tout indiqué contre les dépressions morales et physiques. La nervosité, l'indigestion et la phtisie. Il purifie et enrichit le sang.

LE VIN MARIANI EST MERVEILLEUX.

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.